

Suite du Merlin (PV)	F3 : Mort de Pellinor	F4a : Amour de Tristan condamné (sauf par Lancelot) [correspond au ms. BNE 9611]	Folie Lancelot	F5-6 Galaad quitte l'Île de Joie, chevaliers au château de Tugan appartenant à Morgane	Queste-Mort Artu (PV)
Début du règne d'Arthur, Excalibur lui est donnée par le bras d'une dame dans un Lac, complots de Morgane contre lui...	F4 : Fin d'un combat de Gauvain	Mort de Driant et Lamorat, Lancelot fou porté disparu, chevaliers retenus au château des Dix Chevaliers...		Galaad s'assied sur le Siège Périlleux et le Graal apparaît à la cour... Après la fin de la Quête du Graal, version abrégée de la <i>Mort Artu</i> : l'adultère de Lancelot est découvert, le royaume arthurien détruit.	

Tableau 1 : (déjà reproduit dans l'introduction) : situation des fragments édités par Bogdanow dans la continuité de la « Post-Vulgate » (PV)

Après deux fragments tirés des *Abentener*, les fragments édités par Bogdanow présentent des épisodes originaux qui devaient se trouver entre la fin de la Suite du Merlin (*Abenteuer* comprises) et la *Folie Lancelot* :

- Fragment 3 : la mort de Pellinor (pp. 614-619) — une version plus complète de cet épisode, aussi éditée par Bogdanow et que nous discutons ci-après, se trouve dans des manuscrits de Londres et de Turin plus tardifs.
- Fragment 4 : fin d'un combat de Gauvain (pp. 620-621)
- Fragment 4a : L'amour de Tristan condamné par Arthur et Bohort, alors que Lancelot reste ambigu sur le sujet (pp. 620-621, 739-742) — correspond au texte espagnol du ms. BNE 9611 qu'elle édite aussi. (pp. 738-751)

Suivi d'autres qui devaient se trouver entre la fin de la *Folie Lancelot* et le début de la *Queste Post-Vulgate* :

- Fragment 5 : Comme dans le *Lancelot propre* Galaad accepte de quitter l'Île de Joie et se rend dans une abbaye non-loin de Camelot. Épisode au château de Tugan, possédé par Morgane, et où se trouve une tombe renfermant un écrit racontant la mort du roi Arthur. (pp. 622-634)
- Fragment 6 : Suite de l'épisode au château de Tugan (pp. 635-640) manifestement après un petit intervalle de texte qui nous manque.

Probablement à situer entre la fin de la *Suite du Merlin (Abenteuer)* et le début de la *Folie Lancelot*

Fragment 3 : La Mort de Pellinor

Le fragment qui suit développe des allusions et prophéties qui se trouvent dans la *Suite du Merlin* (Post-Vulgate) où Gauvain jure qu'il vengera son père tué par Pellinor et tuera deux de ces enfants. Pellinor se voit annoncer son sort par Merlin quand il abandonne une jeune femme qu'il ne sait pas être sa fille. Il provient des fragments de Bologne, Archivio di Stato, Sassi, Alessandro Mandatorum anni 1615 (Raccolta di manoscritti, busta 1bis, n°21), folio 3a-d [matricule S⁶¹ de Bogdanow].

1. [fol. 3a] Alors son écuyer demande

— De quel côté irons-nous ?

— En un lieu où nous puissions nous reposer, car j'en aurais bien besoin, tant j'ai perdu de sang.

— Sire, dit-il, je ne sais pas, si Dieu m'aide.

— Alors tournons, dit-il, sur ce sentier, qui traverse ce bois, pour savoir si Dieu nous amènerait dans un logis où nous puissions être hébergés.

— Allons-y donc, puisqu'il vous plaît, mais vous auriez bien besoin que vous fassiez panser [*encerchier*] vos plaies, car elles saignent très fortement.

— Je vous dis que c'est vrai, dit-il¹.

— Descendons alors.

2. Et descend monseigneur Gauvain, qui se désarme ensuite pour enserrer ses plaies du mieux qu'il sait. Puis il remonte [en selle] et s'en va tout désarmé [sans armure] à travers le bois. et [le jeune homme lui porte]² ses armes, à l'exception de son épée et de son écu.

Et le roi Pellinor qui était resté dans le cimetière, tout comme mort, quand il revint à lui de son évanouissement au bout d'un moment, il lance une grande plaine et ouvre les yeux. Alors il advint qu'il vit passer devant lui Tor, son fils, montré sur un grand destrier, armé de toutes ses armes, et qui chassait un chevalier qu'il menaçait très durement, et qui s'enfuyait en toute hâte devant lui, [aussi vite] qu'il pouvait tirer de son cheval. Et quand le roi voit son fils, il en ressent une trop grande joie car il croit ainsi trouver de l'aide, et il lui est avis qu'il ne mourra pas alors sans aucun de ses amis [à ses côtés], et il crie donc :

— Tor, beau fils, reviens, de sorte que je finisse [ma vie] entre tes bras.

3. Il voit bien son père mais il ne le reconnaît pas, et n'entend pas non plus les mots qu'il dit, mais il sait bien qu'il l'appelle. Et malgré cela, il n'a pas envie de s'en retourner, mais s'en va à grande allure à la suite du chevalier qu'il poursuit. Et quand le roi voit que son fils s'en va, sans lui jeter un regard, il lance un cri plaintif du fond de son cœur, et puis dit, au bout d'un moment:

— Ha ! Merlin, je comprends clairement ce que tu me dis jadis de façon obscure, car tu m'avais dit que ma [propre] chair me ferait défaut quand j'en aurais besoin, de la même manière que j'avais fait défaut à la demoiselle de la fontaine que je croyais être une étrangère [mais en fait] je l'avais engendrée. [fol. 3b]

Maintenant, je vo[is et réalise que mon] fils m[e] fait défaut par méprise [tout comme j'ai fait défaut par] méprise à ma fille³. Quand il réalise [qu'il est parvenu à la] mort [faute d'aide de la part de son fils et] se dit q[ue] [...] [Alors commencent les manifestations] de dou[leur]⁴.

¹ Litt. *Ge vos dis voir, fet il.* Texte corrompu ? On attendrait « vous dites vrai », *vo[u]s di[c]tes voir* comme souvent dans la *Folie Lancelot* (pp. 26, 120, 136, 218 de l'édition Bogdanow).

² Note de Bogdanow : le fragment est « très frotté et il n'est pas possible de dire si le ms. donne *fet l'escuier porter* ou *li valet li porte.* » (p. 614)

³ Litt. *mesconnaissance*, ici « ne pas se reconnaître ». Deux chevaliers se tuent par *méconnaissance* quand ils se sont battus sans se reconnaître et sans décliner leur identité avant qu'il soit trop tard, ce qui est courant comme vous le voyez dans les fragments que nous éditons, la *Folie Lancelot* et le reste de la littérature arthurienne.

⁴ Tous les passages entre crochets manquent dans les colonnes b et c, abîmées, traduites d'après la reconstruction proposée par Bogdanow. Dans la section suivante, nous donnons simplement le peu de texte restitué par la spécialiste pour donner une idée de la teneur du passage.

L[ors ...]	fere. O[r ... che-]	[Pellinor s]e debato[it]
soi me[emes...]	tif tro[...]	[et se des]treigno[it]
quar il le [...]	mesfet[...]	[...e]schapez il y est venus,
Et sez [fils...]	miseric[orde ...]	il troeve sun pere gisant
dui qui [...]	por mes [...]	mort, le cors d'une
lesse il [...]	mie, ce [...]	[...] navre com
mes to[...]	sai bien [...]	[il estoit, s]i dit: « Or
te dep[arti...]	et l'aide	[... v]engiez. » Si
lor fa[...]	[fol. 3c] [...] n'an droit	[...] monte
ignent[...]	[...] qui a nul	[son cheval] et se remet
tost, quar	[...]se que cest	[...]it a quel
co[m]ent [ms. donne <i>conent</i>]	[pl]itié com	[...] qui estoit
en bier[e ...]	[...] sire, en	[...]chés, si de
Ceste [...]	[...to]ute pitié	[...]iers, ainz
dit: — « Ha! [...]	[...] naturel	[...p]laies que
vos onques [...]	[...] vos de moi	[qu'i]l se senti
de porter [...]	[...] pechieres	[...]noie et
iaume [...]	[...]. » Lors li	[...] ele prie sa
dolor et [...]	[...an]goisse li	[...]seoit en
ci m'as [...]	[...]noit hu[imes]	[...]s atant les
tu esté [...]	[...mains] croissee	[...] au roi
ni et cont[...]	[« ...] el pere	[...] [ligne vide]
A[...]	[...]s en tes	5. [Or dit li] contes que
quant il re[vint de	[mains] »	[quant m]esire Gauvain
pamoison, il dist: Ha!]	4. [En] ce qu'il	[se fu par]tiz de la ou
Jhesu Crist [...]	[fesoit ceste priere, mesir]e	[gisoi]t le roi
n'a mie [...]	Gauvajn vint	[Pellinor, le] cors de
en voie [...]	[celle part, ...]l ne sot	[l'une part ...] la terre
chiés [...]	[...l]e chemin	[tout]
que je fui[...]	[...] que li rois	

[...] si blessé [fol. 3d] et si dépecé tel qu'il était. Et une si grande abondance de sang était sortie de lui, au point qu'on ne voyait rien autour de lui sinon du sang. Toute la nuit, le roi resta là. Et il advint en sorte qu'aucune bête, étrangère ou connue, ne s'approcha de lui.

Le lendemain, quand le soleil fut levé, il advint que Tor chevauchait par le chemin et qu'il avait un chevalier étranger en sa compagnie. Quand il vint près du lieu où son père gisait mort, il dit au chevalier qui était avec lui :

— Près d'ici, hier soir, un chevalier en grande détresse m'avait appelé à l'aide. Je ne sais qui il était, mais je ne pus retourner vers lui, car j'étais bien trop pressé. Allons voir maintenant s'il y serait encore.

Alors ils s'en vont tout droit à l'endroit où il pensait qu'il se trouvait. Et quand il y est parvenu, il trouve son père gisant mort, le corps d'un côté et la tête de l'autre. Mais il ne croit pas que ce soit lui. Et le chevalier qui regarde le corps lui dit que c'était un très grand chevalier, « car, ce me semble, dit-il, il a le plus grand corps que j'aie jamais vu ».

Et alors il regarde son épée, qui gisait à ses côtés, il met pied à terre et la prend, et voit qu'elle est merveilleusement grande, et dit alors à Tor :

— Seigneur, voyez là une épée qui jamais ne fut, à mon avis, fabriquée, sinon par Yaauz⁵, car c'est la plus grande que j'aie jamais vu. Et [qui plus est, celles que j'ai vues] n'étaient pas de si grande beauté.

Et Tor la prend, et commence à la regarder. Et quand il l'a un peu examinée, toute sa chair frémît et son sang fuit [ses veines] et tous ses membres lui firent défaut, car il voit très clairement que c'est l'épée du roi Pellinor, son père. Et il la reconnaît bien. Alors il saute à bas de son cheval, tout tremblant et tout épouvanté, et il prend la tête, et la trouve toute ensanglantée. Et il commença à la frotter du pan de sa cotte, et quand il l'a frottée et nettoyée de son mieux, et qu'il l'a bien regardée, il reconnaît maintenant que c'est la tête de son père. Et il s'écria alors à haute voix :

— Ha ! Noble homme, quelle grande douleur et quelle grande infortune.

Alors il tombe en arrière, tout à la renverse, et le cœur lui fait défaut, et il s'évanouit de la grande douleur qu'il ressent. Et le chevalier qui était venu avec lui, lui enlève le heaume de sa tête pour qu'il ait de l'air frais⁶, et s'assied à son côté, et l'appuie devant lui pour qu'il puisse se reposer. [fin du fol. 3d]

Autre version de la mort de Pellinor (Londres-Turin)

Une autre version de cet épisode a été intégrée dans une compilation du XVe siècle, destinée à Jacques d'Armagnac, représentée par des manuscrits de Londres (BL Add. 36673) et de Turin (L.I.7-9). Fanni Bogdanow a aussi [édité cette version en 1960 : « Pellinor's Death in the Suite du Merlin and the Palamedes »](#). New_ad_6939 en a posté [une traduction en anglais moderne sur Reddit](#). Il est cependant possible que le texte de Londres-Turin éclaire davantage la fin du fragment espagnol que nous présentons après. En effet, à la fin de celui-ci la sœur de Pellinor, qui a passé beaucoup de temps auprès de Merlin, savait que son frère devait mourir, et ramène son corps sur l'Île des Fées (*Isle aux Phees*). Malgré cet ancrage féérique, elle fomente la vengeance de son frère (nous traduisons) :

Quand la dame eut vu le corps de son frère, et la tête [tranchée] à côté, elle mena grand deuil et l'emporta, et fit en sorte qu'elle le porta à l'Île aux Fées, et lui fit faire la plus riche sépulture qu'un homme n'ait jamais vu, et fit tailler dessus [une sculpture de] roi richement ouvragée, qui ne devait jamais en tomber jusqu'au jour où monseigneur Gauvain mourrait. Et c'est ce qu'elle fait quand Lancelot et Gauvain se combattirent devant Bénoic, mais ça ne fait pas partie de notre matière. Ainsi la dame établit la coutume qu'elle faisait jurer la mort de monseigneur Gauvain à tous les chevaliers qui entraient au château de l'Île aux Fées. Et monseigneur Lancelot lui-même la jura, lui qui y vint une fois. Mais de tout cela je me tairai maintenant. Ainsi mourut le bon roy [Pellinor]de Listenoys, ce qui fut une perte et un grand malheur pour toute la chevalerie⁷.

⁵ Bogadnow pointe qu'il s'agit d'un nom inconnu par ailleurs. On imagine qu'il s'agit d'un forgeron merveilleux, le seul à qui on puisse attribuer certaines armes exceptionnelles, comme le Trébuchet des continuations du Perceval, ou le Galand des chansons de geste.

⁶ Litt. *por cueillir le vent*

⁷ Traduction de : « Quant la dame [ot] veu le corps son frere et la teste auprès, si mena grant dueil et le print, et fit tant qu'elle le porta en l'Isle aux Phees; et la luy fit faire la plus riche sepulture que homme eust jamaiz veue, et fit entailler dessus ung roy moult richement ouvré qui ne devoit jamays tumber jusques au jour que messire Gauvain mourroit. Et ainsy fit il, quant Lancelot et Gauvain se

C'est ici la sœur de Pellinor qui organise la mort de Gauvain, plutôt que sa fille, dans la Folie Lancelot. D'ailleurs, dans la Suite du Merlin, sa fille mourait, même s'il peut avoir plusieurs filles. Ceci dit, Bogdanow estime que la fin du fragment espagnol sur l'*Insula Fonda*, traduit ci-après, devait remanier un épisode où Lancelot jurait la mort de Gauvain sur l'*Isle aux Phees*, le navire de doute jeunes dames qui l'y emmène émanant du caractère féérique du lieu, mais c'est là que le remanieur espagnol conclut son *Tercero libro*, sans raconter plus avant ce qui se tramerait sur l'*Insula Fonda*. ([Bogdanow 1999:446-7](#))

Fragment 4 : fin d'un combat de Gauvain

Imola, Biblioteca Comunale mss. 135 A.A2.5 n°9(7), matricule Im^a.

1. [fol. 3a] [...] [ava]jient tous deux des plaies grandes et profondes mais monseigneur Gauvain était bien plus blessé que lui ne l'était, car la plaie qu'il avait au milieu du front le grèvait très fortement et lui avait fait beaucoup de mal. Ce jour-là, l'affaire en resta là, de sorte qu'ils n'en firent pas davantage cette fois. Et de part et d'autre furent pardonnés tous les mauvais traitements. Ils eurent des médecins bons et sages, qui se mêlèrent de guérir leurs plaies, de sorte qu'ils en furent plus ou moins soulagés. Et malgré cela, je veux bien que vous sachiez que messire Gauvain avait encore au front [la cicatrice] de la plaie qu'il reçut dans cette bataille à la Saint Jean après ce jour où Lancelot du Lac avait été fait chevalier en la cité de Camelot. À cet endroit s'ajoute à notre livre la huitième branche de Nascien que l'on appelle le Lancelot, non pas parce qu'elle vous dit des choses au sujet de son enfance et de sa chevalerie, en dehors du peu que je pourrai [dire]. Car qui voudra en savoir la vérité, [qu'il] cherche le *Livre de Lancelot*, et là il pourra voir manifestement, par les prouesses qu'il y trouvera écrites, assez des grandes merveilles qu'il fit dans le royaume de Logres ou en de nombreux autres lieux. Et, pour dire la vérité, sans mentir, [qui] voudrait bien regarder les histoires de la Grande Bretagne, il y trouverait qu'au temps du roi Arthur, il n'y eut de par le monde que trois chevaliers qui par prouesse de leurs corps aient été élevés au-dessus de tous les autres chevaliers. L'un fut Galaad, et il doit bien être nommé avant parce qu'il fut le meilleur parmi les bons⁸. L'autre avait pour nom Lancelot du Lac. Le troisième avait pour nom Tristan le Beau, l'amoureux, qui était le neveu du roi Marc. Ces trois, à n'en pas douter, surpassèrent en vertus chevaleresques tous ceux qui existaient en leur temps, comme on peut le voir clairement dans l'*Histoire du Saint Graal* et dans la *Branche du Brait* et dans la *Vie de Tristan*. Ces trois livres s'accordent à peu près les uns avec les autres, de ce que j'en ai vu et lu, et qui plus est on ne peut très bien connaître l'un sans les autres, puisque ces braves hommes faisaient leurs grandes prouesses les uns avec les autres. Mais ici nous cesserons d'en parler et reviendrons à ce qu'il nous faut dire. [fin du fol. 3a]

combatirent devant Benoyc, mais ce n'appartient mie a nostre matiere. Si establit la dame une coustume qu'elle faisoit jurer la mort de messire Gauvain a tous les chevaliers qui entroient au chastel de l'*Isle aux Phees*. Et messire Lancelot mesmes la jura, qui y vint une foiz. Mais de tout ce me tairay ores. Ainsi mourut le bon roy [Pellinor] de Listenoys, dont ce fut perte et damage a toute chevalerie. » ([éd. Bogdanow 1960:9](#))

⁸ Litt. *Non peres*, sans pareil, sans pair.

Fragment 4a, qui correspond à un fragment espagnol : L'amour de Tristan condamné par Arthur et Bohort, Lancelot ambigu (pp. 738-751)

Imola, Biblioteca Comunale mss. 135 A.A².5 n°9 (7) [matricule Im^a] précédemment édité par Longobardi en 1987.

Ce fragment correspond en fait à un passage du *Lançarote* espagnol préservé dans le Ms. BNE 9611 dont Bogdanow édite donc les fol. 352v-355v, avec le fragment français en vis-à-vis pour la partie commune. D'après ses théories, le remanieur espagnol aurait été intéressé par l'épisode de Lancelot en quête de Tristan, qui lui permet de conclure son *Tercero libro*, et de passer au suivant, centré sur Tristan. Pour un commentaire, voir [son article de 1999](#)⁹.

Phtalo a eu l'extrême générosité de traduire le texte castillan en français. Nous avons ensuite repris le texte en essayant de l'aligner avec le reste de la traduction, notamment quand il s'agit de formes attendues dans un roman médiéval français, ou que la continuité arthurienne permet de guider un peu le choix de vocabulaire, notamment quand ces épisodes étaient annoncés dans la *Suite du Merlin Post-Vulgate*. Quelques obscurités persistent, discutées dans les notes.

Phtalo a gardé le tutoiement dans les dialogues et traduit *vos* par vous. Les noms de chevaliers sont presque systématiquement précédé du gentilé *Don* que nous traduisons « monseigneur », même si cet hidalguisme ibérique devient quelque peu insistant en français.

Comment la demoiselle vint à la cour du roi Arthur sur ordre de monseigneur Tristan

1. [fol. 352v] Maintenant le conte dit qu'un jour après ce qui a été dit, le roi Arthur était en train de manger avec ses chevaliers et riches hommes [*ricos omes*], [et] quand on dressait les tables, une demoiselle entra devant le roi — et ceci se passait dans la cité de Camelot — et elle dit au roi : — Je t'apporte des nouvelles, tous les chevaliers ici qui aiment de tout cœur doivent avoir de la peine et de la fureur¹⁰, car par aventure leurs amours pourraient tourner ainsi. Sachez que Tristan le beau, l'amant de tous les amants, celui qui n'a pas de pareil entre tous les chevaliers, est expulsé de Cornouailles et éloigné de sa dame, de telle manière qu'il ne peut revenir à celle qu'il aime¹¹ s'il ne se parjure pas et reste mourant et affligé et aura¹² mauvaise fin, et jamais un chevalier aussi bon que lui mourra une si mauvaise mort sinon par ton conseil ou par un autre. Il m'a envoyée te [demander] que tu lui donnes un conseil, et [te dire] que tu dois le faire parce qu'il t'a délivré de la

⁹ Bogdanow, « The Madrid Tercero libro de don Lançarote (Ms. 9611) and its Relationship to the Post-Vulgate Roman du Graal in the Light of a Hitherto Unknown French Source of One of the Incidents of the Tercero libro », *Bulletin of Hispanic Studies* 76, 4 (1999), pp. 441-452. <https://doi.org/10.3828/bhs.76.4.441>

¹⁰ Litt. *amar de corazon*, « aimer de cœur » et *pesar y saña*, j'imagine analogue aux expressions type *moult doulens* et *moult corrociez* en ancien français.

¹¹ Litt. *do ama*, où il aime, le lieu objet de son amour. La femme aimée est assimilée à un lieu, chose qu'on retrouve plus loin dans le texte

¹² Litt. *fara*, « fera ».

mort quand les deux chevaliers te désarmèrent la tête¹³ et que la demoiselle voulait te la trancher, [ce qui serait arrivé] si lui n'était pas arrivé ; et puisque lui t'a rendu service¹⁴, il te prie que tu lui rendes service et ne lui donne rien d'autre que ton conseil.

Et le roi commença à penser et au bout d'un moment¹⁵ dit :

— [fol. 353r] Tristan commença mal à aimer quand il commença ses amours par la femme de son oncle¹⁶. *Ce fut là un péché et une mauvaise aventure qu'il y ait jamais mis son cœur.* Car si cet amour n'avait pas été, il aurait pu se produire dans le monde de grandes choses, car je ne connais pas au monde *deux* chevaliers aussi bons *que lui*.

— Roi, dit la demoiselle, s'il a aimé follement tu ne dois pas l'en blâmer, car bien d'autres plus sages que lui font des folies dans [ce genre de] choses¹⁷. *Et s'il a aimé [quand] il n'aurait pas dû, c'est la force d'amour qui le lui a fait faire, qui de nombreuses fois a mené plus fort que lui, durant deux pas et plus, contre son gré.* Et c'est pourquoi tu ne dois pas le lui reprocher, mais donne-lui le meilleur conseil que tu puisses.

Le roi dit qu'il ne sait pas quel conseil lui donner, sinon de laisser complètement tomber cet amour¹⁸, car ni bien ni honneur n'en peut venir, *mais [seulement] la honte et la mésaventure.*

— Est-ce là ton conseil, dit la demoiselle, qu'il abandonne cet amour ?

— Oui, certes, dit le roi.

— Et s'il ne le peut, que fera-t-il ?

— Je ne sais, dit-il.

Et elle se rend auprès de Bohort et lui dit :

— Seigneur, conseillerez-vous le beau Tristan autrement que le roi ne l'a fait ?

— Nullement, demoiselle, dit-il, car le roi s'est exprimé du mieux qu'on pourrait le faire.

Et elle alla vers tous les chevaliers, comme ils étaient assis là et là, et demande à chacun leur conseil pour cette affaire¹⁹. Et il lui advint que tous lui répondirent la même chose que le roi avait déjà répondu. Et quand elle voit qu'elle n'en tirera rien d'autre, elle s'en vient vers Lancelot²⁰ et lui dit :

— Et vous, seigneur chevalier, que transmettez-vous au beau Tristan ? Quel conseil lui donneriez-vous pour le soutenir dans son infortune ?

¹³ Litt. *te desarmaron los dos cavalleros la cabeza*. Allusion à un épisode du *Tristan en prose* où Tristan sauve le roi Arthur maintenu au sol par deux chevaliers, à l'instigation d'une demoiselle qui voulait lui trancher la tête. Tristan tua un des deux et renversa l'autre. Arthur put alors trancher la tête de la demoiselle et tuer l'autre chevalier. Cf. Bogdanow 1991:739n2, renvoyant à Curtis, III, pp. 125-7 (§819-820).

¹⁴ Litt. *te valio*, t'a été utile, de valeur.

¹⁵ Litt. *una pieza*, « un morceau », analogue à *pieça* en ancien français.

¹⁶ Le fragment français d'Imola commence au milieu de cette phrase ([...] *quant sez amors commencerent en la feme de sun oncle*), nous donnons en italique les parties qu'il transmet et qui n'ont pas été reprises par le texte espagnol, qui ici donne par exemple *Mal començo don Tristan de amar quando començo sus amores en la muger de su tio*, voir l'édition de Bogdanow pour leurs textes en vis-à-vis.

¹⁷ Fragment Im^a *Quar maint plus sage de lui font folie en ceste chose.*] Ms. 9611 *sandiamente*, de façon dépourvue de raison, prudence, sagesse et *sandez*, chose déraisonnable, dépourvue de sens

¹⁸ Fragment Im^a *cel amor del tout ester.* Petite différence, le fragment espagnol passe ces propos au discours direct : *Y dixo el rey « Yo no sabria dar otro consejo sino que se quitase de amar alli, que onrra ni bien nunca le podra ende venir. »*

¹⁹ Ms. 9611 *que consejo davan a don Tristan*, quel conseil ils donneraient à monseigneur Tristan.

²⁰ Ms. 9611 *todos dixeron lo que el rey salvo don Lançarote*, « tous disent comme le roi sauf monseigneur Lancelot. »

— Demoiselle, dit-il, cela ne je vous le dirai pas maintenant, mais si j'étais devant lui je lui conseillerais ce que je ferais moi-même et que tout homme devrait faire s'il aimait loyalement comment le fait monseigneur Tristan, et [ce que c'est exactement] je ne vous le dirais pas, mais il me faudrait dire quelque chose²¹.

Et quand la demoiselle entend ces paroles, elle lui dit :

— Pour sûr, vous m'en direz davantage, seigneur, s'il vous plaît.

— Demoiselle, dit-il, je ne le ferai pas maintenant car ce n'est ni le lieu ni l'heure. Et n'insistez pas, je vous prie.

— Je ne vous interrogerai plus là-dessus dit-elle, mais je vous solliciterai de telle façon que vous ne refuserez pas mes prières, à mon avis.

Alors elle se rend devant le roi et lui dit :

— Sire, je vous prie par cet amour que vous avez a ...

[fin du fragment d'Imola, fol. 3d]

[Nous donnons maintenant le reste du fragment espagnol édité par Bogdanow, à commencer par la réponse de Lancelot, qui est sensiblement différente :]

— Demoiselle, dites à monseigneur Tristan que je louerais [toujours], sans faille²², [le fait] qu'il n'abandonne pas son amour, [après qu'il / puisqu'il] l'a commencé si fort, pour peu qu'il²³ le maintienne loyalement et qu'il ne lui fasse pas défaut [*fallar*] pour le restant de sa vie²⁴, et que ni par la mort ni par la vie il ne cesse d'aimer, mais qu'il meure [en amour]²⁵, il doit être loué et estimé par-dessus tous les chevaliers qui furent jamais en Grande Bretagne, car tous après sa mort diront : « Tristan fut celui sans égal parmi les chevaliers et parmi les amants, car il fut le meilleur chevalier d'entre tous les chevaliers et le plus grand de tous les amants », et ainsi il sera loué par-dessus tous ceux de son temps ».

Et alors le roi dit à la demoiselle :

— Maintenant vous pouvez aller voir monseigneur Tristan et lui raconter tout ce que vous avez dit.

Et elle s'en alla et un écuyer de monseigneur Tristan avec elle, et ils allèrent tant et si bien²⁶ qu'ils arrivèrent là où était monseigneur Tristan et lui racontèrent ce qui était advenu avec le roi, ainsi que ce qu'avait dit le chevalier. Et monseigneur Tristan avec grande fureur disait :

— Que Dieu confonde le roi et son conseil, mais que Dieu m'accorde de voir facilement²⁷ ce chevalier qui vous donna ce conseil.

— Je sais qui c'est, dit la demoiselle, c'était monseigneur [fol. 353v] Lancelot du Lac.

— Le meilleurs des bons chevaliers et le plus loyal des amants, car il sait bien la vérité d'une telle affaire²⁸, et je ne serai pas content [*ledo*] jusqu'à ce que je sois avec lui et qu'il me prenne comme compagnon, car avec nul autre je ne pourrais parler de mes tourments sinon avec lui. »

²¹ Litt. *et ce meisme ne vos deisse je pas, mes aucune chose me convient il a dire.*

²² Litt. *yo loaria sin falla*, où « *loar* », louer, ici veut dire tenir pour une bonne chose quelque chose, et *sin falla* veut dire sans faute

²³ Litt. *pues*, qui peut avoir beaucoup de sens, puis *salvo que*.

²⁴ Litt. *en dias de su vida*, analogue à l'expression *tos [les] jors de sa vie* en ancien français.

²⁵ Litt. *mas que muera en el*, mais que [Tristan] meure en lui [*l'amour*].

²⁶ Litt. *tanto por sus jornadas*, analogue à *tant par ses journées* en ancien français, « Durant des jours, étape par étape, en y mettant tous ses efforts » (DMF).

²⁷ Litt. *ayna* ou « *ahína* » en graphie moderne

²⁸ Litt. *obra*, œuvre

Ainsi dit-il qu'il le fera pour la bonne parole qu'il lui envoya dire, qui le réconforta beaucoup.

De comment monseigneur Lancelot dit qu'il voulait aller à la recherche de monseigneur Tristan

2. Ce jour où Lancelot dit ces paroles à la demoiselle de Tristan et ils parlèrent beaucoup, tant que les dames et demoiselles durent le savoir, de sorte que la reine l'entendit :

— Si Lancelot n'aimait pas plus qu'un autre, il ne dirait pas cela.

Et la reine, qui entendit cela, dit :

— Certainement²⁹, si Lancelot dit ces grandes paroles [*gran palabra*] ce n'est pas une merveille, car de même qu'il est un chevalier plus merveilleux que d'autres, de même il dit des paroles plus merveilleuses que tous ceux de la cour, car il oserait bien faire tout autant que ce qu'eux pourraient penser³⁰. »

Et de cette parole parlèrent les dames entre elles, parce qu'elles avaient des soupçons quant à elle et Lancelot. Et ce jour la reine parla avec Lancelot et lui demanda pourquoi il avait dit une telle chose devant de si bons chevaliers, et il dit :

— Madame, qui veut donner un bon conseil à son ami, il convient qu'il le conseille de la meilleure façon qu'il sache, et moi [c'est] ainsi que je ferais et ainsi que je comprends [la chose] et [c'est donc ainsi] que je lui ai conseillé.

Et la reine commença à rire et dit :

— J'ai une grande crainte que votre bonté fasse du mal à moi et à vous, car je vois bien qu'ils cessent tous de vous aimer³¹ parce qu'ils ne peuvent vous égaler [*semejar*].

— Madame, dit monseigneur Lancelot, eux ont leur cœur et moi le mien pour faire ce qu'il me plaît [*dieren*]. »

La reine dit :

— Seigneur, [d'après tout ce] que j'ai entendu, [en matière de] bonté, de chevalerie et de courtoisie, il faut louer [fol. 354r] monseigneur Tristan plus que de nombreux autres chevaliers de cette cour et il est votre compagnon plus qu'aucun autre³².

— Certes, Madame, dit-il, je l'ai entendu estimer [*preciar*] en [matière de] chevalerie et d'autres choses et il n'y a pas d'homme au monde dont je souhaite davantage la compagnie, s'il vous plaisait je partirais dès demain d'ici pour aller le chercher et ne m'arrêterai pas [*no quedare*] jusqu'à le trouver, et si je le trouvais je ne le laisserais pas jusqu'à l'amener ici ou je ne le verrai pas. [*no lo bere*] »

Elle dit :

— Et c'est ce que vous ferez, car je désire grandement le voir de par tout le bien que j'entends dire de lui. »

²⁹ Litt. *Ciertas*, analogue au *certes* du français médiéval.

³⁰ Litt. *ca bien osaria el fazer otro tanto como ellos podrian pensar*. Cette dernière phrase nous est quelque peu obscure, est-ce une manière de dire qu'il ose agir, et faire ce que d'autres n'osent que penser ? Comme on dirait « il dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas ».

³¹ Litt. *desaman*. L'édition de Balaguer lisait *defaman*, diffamement, mais Bogdanow corrige.

³² Litt. *Señor, por quanto e oydo e de vondad loar y de cavalleria y de cortesia a don Tritan más que a otro cavallero mucho en esta corte y que fuese vestro compañero más que otro ninguno*. Peut-être une corruption dans l'ordre des mots, qui serait alors *loar de vondad y de cavalleria y de cortesia* (voir par exemple dans la *Folie Lancelot*, *car il le prisoit de bonté et de chevalerie*, Bogdanow, p. 80) il manquerait alors au début une forme du type [*moult devroit on*] *loer*, le *de vondad* serait alors un mauvais calque ?...

Comment Lancelot passa le pont de fer³³

3. Le jour suivant [Otro dia] au matin monseigneur Lancelot prit congé de la reine et de Bohort et d'Hector³⁴ et de ceux de sa maison et s'en fut par un chemin à la recherche de monseigneur Tristan, et il alla tant jusqu'à arriver à l'Île de Merlin, où gisaient les deux frères qui se tuèrent il y a longtemps par méconnaissance, et quand il vit le pont de fer que Merlin y avait fait, qui disait que personne ne le traverse qui ne soit pas très rusé [*si mucho ardid non fuese*], et il vit les inscriptions³⁵, qui disaient : « Ce pont ne fut traversé par personne sinon deux chevaliers : monseigneurs Gauvain [Galban] et Gahériet [Gariete], neveux du roi Arthur. » Et quand il lut les inscriptions il donna son cheval et sa lance à son écuyer et monta sur le pont armé comme il l'était et passa de l'autre côté, et l'eau était très profonde³⁶ et très dangereuse et tous ceux du château regardaient [pour voir] s'il tombait dans l'eau, et dès qu'il fut à terre il alla à travers l'île, et quand il arriva au monument des deux frères il trouva des inscriptions qui disaient : « Ici gît [fol. 354v] Balin [Balinar] qui de l'épée vengeresse fit le Coup Douloureux³⁷ ». Et monseigneur Lancelot manifesta sa douleur³⁸ pour lui et son frère Balan [Valan], parce qu'il les avait entendu nommer à la cour, et dit :

— Ce fut une mésaventure, que ces deux frères se tuèrent par méprise³⁹.

Et après qu'il examina le monument il alla où était l'épée, dans la partie principale [du monument]⁴⁰, et la prit par la courroie et elle lui allait si bien à la main que c'en était une merveille, car à aucun autre homme au monde elle n'allait bien à la main sinon à lui. Alors monseigneur Lancelot dit :

— Cette épée est mienne, car j'ai entendu dire à monseigneur Gauvain que celui à qui elle allait à la main, alors il la porterait.

³³ La création de ces merveilles par Merlin (la tombe de Balin et Balan, le Lit de Merlin, l'épée qui tuera Gauvain, ainsi que le Perron de Merlin) et leur devenir est décrite par la *Suite du Merlin Post-Vulgate* (éd. Roussineau §§239-241).

³⁴ Litt. *de Bo[lo]res e de Estor*, comme pour les textes français nous standardisons les noms.

³⁵ Litt. *letras*. C'est bien souvent le terme *lettres* qui désigne des inscriptions dans nos textes, comme dans l'épisode du château de Tugan des fragments suivants.

³⁶ Litt. *fonda*, cf. moderne « *honda* ».

³⁷ Le manuscrit donne *Balinar ques de la loraga vengador*. Bogdanow corrige *Balinar que de la espada vengador*, mais ce devrait bien sûr être la *Lanche Vengeresse* de la *Suite du Merlin* (éd. Roussineau §204 ; *Launce Vengeresce* dans ms. Cambridge 279c). Le terme *loraga* est quelque peu obscur (marqué d'un point d'interrogation par [Balaguer, « El "Lanzarote" español del manuscrito 9611 de la Biblioteca Nacional »](#), *Revista de filología española*, 1924, p. 295). On pourrait le rapprocher des formes *loriga* et *lorigon* (dérivant de la *lorica* latine, cuirasse) qui désignent donc des éléments d'armure plus qu'une arme offensive. (cf. *Toto uomine que ouiere loriga el lorigon et scudo et lança et capelo de fierro et espada [...]*, équipement militaire listé dans une loi des [Costumes et foros de Alfayates, Port. mon. hist. Leges](#), I, p. 811 ; [Eugenio López-Aydiillo, Los cancioneros gallego-portugueses como fuentes históricas](#), 1923, p. 224) Bogdanow n'explique pas dans ce passage de l'édition (ni dans son étude : [Bogdanow 1999](#)), pourquoi elle corrige ce terme par *espada* (épée) plutôt que par *lança*, qui semble *a priori* plus proche de l'original et plus susceptible de se corrompre ainsi. Peut-être simplement la lecture du manuscrit ? À moins que nous n'ayons manqué l'explication ailleurs dans ses écrits que nous n'avons plus sous la main.

³⁸ Litt. *fizo duelo*, fit deuil.

³⁹ Litt. *mala aventura*, mauvaise aventure et *desconocencia*, qui traduit la *mesconnaissance*. [Voir note x plus haut.](#)

⁴⁰ Litt. *cabezera*. Terme aussi utilisé pour la tête du Lit de Merlin garnie de statues enchantées, ci-après.

Et c'est pour cela qu'elle était mise ici. Et il examina les inscription du bâtiment⁴¹ qui disaient : « Avec cette épée mourra monseigneur Gauvain ». Et il en fut ainsi, quand d'une blessure que lui donna monseigneur Lancelot, quand il entra avec lui sur le champ [pour se battre en duel] au sujet de la reine Guenièvre, il mourut, selon ce qu'on conte dans le *Livre de monseigneur Galaad*⁴². Et monseigneur Lancelot, quand il entendit ce que les inscriptions disaient, dit qu'il ne la porterait pas, puisqu'elle portait avec elle la mort de Gauvain ; mais d'un autre côté il pensa que s'il ne la portait pas elle lui serait retirée, et finalement il laissa ici la sienne et pris celle-ci et ensuite il quitta le monument et s'en alla au Lit [*lecho*] de Merlin.

Comment monseigneur Lancelot s'allongea sur le Lit de Merlin

4. Le Lit de Merlin était de bois très riche et très beau, et aux quatres pieds du lit il y avait des colonnes de cuivre, et sur les deux colonnes de la tête du lit étaient deux effigies [*yimagines*] de demoiselles faites de cuivre si merveilleusement qu'elles semblaient vivantes, et l'une lançait à l'autre une balle en or, et l'autre la recevait et [fol. 355r] elles jouaient ainsi toute la journée, et sur les colonnes des pieds [du lit] étaient deux lions de cuivre, qui semblaient vivants, et entre eux était une effigie d'enfant qui semblait vivant et était nu et posait une main sur le lion et l'autre sur l'autre, et les lions poussaient de si grands gémissements qu'il semblait qu'ils voulaient manger l'enfant et ne pouvaient pas l'atteindre. Mais monseigneur Lancelot qui portait une bague qui défaisait tous les enchantements, regarda⁴³ la pierre de sa bague et ensuite les colonnes se brisèrent toutes, et les demoiselles, et les lions et l'enfant se brisèrent⁴⁴ en plus de mille morceaux, et ensuite il comprît qu'il s'agissait d'un enchantement⁴⁵. Et il s'installa [*se asento*] sur le Lit de Merlin comme sur n'importe quel Lit, et alors vient à lui une dame âgée, maîtresse de la tour, et elle commença à manifester une grande douleur⁴⁶, disant :

— Seigneur chevalier, sur la chose que tu aimes le plus tu dois m'accorder un don.

⁴¹ Litt. *mançana*, qui se traduit dans ce contexte par « pâté de maisons »

⁴² Litt. *Libro de Don Galas*. Le terme doit désigner le récit de la Quête du Graal dont Galaad est le héros, et qui dans ses versions Post-Vulgate (donc surtout les *Demandas* ibériques) contient également à la fin une relation abrégée de la *Mort le roi Artu* (d'où le terme *Queste-Mort*), incluant donc le récit de la découverte de l'adultère de Lancelot et Guenièvre, Lancelot sauvent la reine de son exécution, Arthur récupérant Guenièvre ensuite après une médiation, mais décidant néanmoins d'aller combattre Lancelot sur le continent. Un duel y est décidé entre Gauvain et Lancelot, qui a l'avantage. Les troupes du roi doivent ensuite retourner à Logres car Mordred a usurpé le trône. Blessé à la tête lors du duel, Gauvain en meurt après le débarquement en Grande-Bretagne.

⁴³ Litt. *cato*. Le verbe *catar* est polysémique (regarder, chercher, penser, requérir, examiner, enregistrer, avoir, garder, appliquer [un remède]...) mais traditionnellement c'est en regardant son anneau que Lancelot brise les illusions et enchantements. Dans le *Chevalier de la Charrette* déjà, Lancelot *Avoit un anel an son doi / Don la pierre tel force avoit / anchantemanz ne le pooit / Tenir, puis qu'il l'avoit veüe* « avait à son doigt un anneau dont la pierre avait pour vertu de dissiper tout enchantement quand on la regardait. » Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes* (éd. Poirion), vv. p. 564 — il dissipe ainsi l'illusion de lions qui apparaissaient de l'autre côté du Pont de l'Épée (*Ibid.* vv. 3130-3135, p. 583). Parmi d'autres épisodes ultérieurs on peut citer celui du *mauvais jubler* dans la version longue des *Prophéties de Merlin*, où il lui permet carrément de résister au Diable, venu tourmenter la cour d'Arthur ce qui échoue *car Lanselos avoit en son doit un anelet a une pierre si vertueuse que il desfremoit tous enchantemens et tous ars* (chap. XCIII, éd. Koble 2001:351-2, l'acte de la regarder n'est pas décrit ici).

⁴⁴ Litt. *se fizieron*, se firent [en morceaux].

⁴⁵ Tout comme l'établissement de la tombe de Balin et Balaan, la création de ce Lit par Merlin, qui fait perdre la mémoire à ceux qui s'allongent dessus, et sa destruction par Lancelot grâce à son anneau sont décrits dans la *Suite du Merlin* Post-Vulgate (éd. Roussineau §§239-240).

⁴⁶ Litt. *fazer gran duelo*, faire grand deuil

Et il le lui octroya.

— Et bien je veux que vous partiez d'ici.

— J'aurais voulu en savoir plus, dit monseigneur Lancelot, sur les nouvelles de l'Île de Merlin, mais je ne le peux pas⁴⁷, puisque je l'ai promis.

Alors il s'en partit de là et alla par le pont de fer par où il était passé, et trouva son écuyer et monta à cheval et ils s'en allèrent sur son chemin demandant toujours des nouvelles de Tristan.

Comment Lancelot alla à la mer et trouva un bateau avec douze demoiselles et monta dedans

5. Monseigneur Lancelot alla tant en quête de Tristan qu'il arriva à la mer et trouva un bateau d'où sortaient douze demoiselles très belles, qui paraissaient filles de roi, et Lancelot les salua et leur demanda si elles savaient des nouvelles de [fol. 355v] monseigneur Tristan, et elles lui dirent :

— Dites-nous votre nom et il se pourrait que nous vous disions ce que nous savons. »

Alors il dit :

— Mon nom est Lancelot du Lac.

— Seigneur, dirent-elles, montez sur ce bateau.

Et son écuyer avec lui et ses chevaliers [montèrent sur le bateau], et ils levèrent ensuite les voiles, et ils allèrent et déambulèrent⁴⁸ toute la journée sur la mer jusqu'à la nuit où il s'endormirent car ils étaient très fatigués, et quand il fut de jour ils se trouvèrent sur l'*[Insula Fonda]*⁴⁹, où le roi Pellinor était dans une chambre très riche⁵⁰ et son écuyer de monseigneur Lancelot, se trouva *[fallose]* près d'une fontaine⁵¹.

Ici s'achève[nt] le deuxième et troisième Livre de Lancelot du Lac, et ainsi commence le Livre de Tristan, qui a été terminé le mercredi, 24 octobre, année de la naissance de Notre Sauveur Jésus-Christ 1414.

Probablement à situer entre la *Folie Lancelot* et le début de la *Queste du Graal*

Fragment 5 : Galaad accepte de quitter l'Île de Joie, épisode au château de Tugan (pp. 623-634)

Comme la fin du BnF 112 (285a-b pour §§1-2) ce fragment suit le *Lancelot propre*, les notes de Bogdanow donnent la concordance avec le texte des éditions de Sommer et de Micha. Texte tiré du fragment : Bologna. Archivio di Stato: Rota Bonacosa, Maria Antonio, 1616. (Raccolta di manoscritti, busta 1 bis, no. 17). [matricule S6a de Bogdanow]

⁴⁷ Litt. *no puedo al fazer*, je ne peux pas le faire

⁴⁸ Litt. *fueronse y andubieron*. « ir » et « andar » se traduisant tous deux dans ce contexte par « aller » en français. On remarque qu'ils semblent d'ailleurs subitement accompagnés de chevaliers.

⁴⁹ On traduirait l'île Profonde d'après *fonda*, *honda*, mais pour Bogdanow cela doit être l'équivalent de l'*Isle aux Phées* du texte de Londres-Turin, discuté ci-dessus.

⁵⁰ Le *cadavre* du roi Pellinor, tué par Gauvain précédemment. (Voir fragment 3 ci-dessus *et passim* dans la *Folie Lancelot*.) Bogdanow pense que le compilateur de ce manuscrit a altéré la substance de cet épisode qu'il a repris pour arranger la transition avec la suite, inspirée du *Tristan en prose*. D'après ses théories, les douze demoiselles devaient, à l'origine, comme annoncé après la mort de Pellinor dans la version de Londres-Turin, faire promettre à Lancelot de tuer Gauvain pour venger sa mort, ce qui rajouterait une fatalité de plus à leur combat final.

⁵¹ Litt. *y su escudero de don Lanzarote, fallose cerca de una fuente*. Ceci étant la dernière phrase, la précipitation de conclure suffit peut-être à expliquer sa syntaxe hachée.

1. [fol. 1a] [Quand le roi] entendit cette nouvelle, cela le pesa lourdement, car il aurait bien mieux préféré avoir Lancelot auprès de lui qu'au loin. Et alors le roi dit à Galaad :

— Beau neveu, votre père veut s'en aller. Qu'en dites-vous ?

Et Galaad répond :

— Seigneur, il fera [selon] sa volonté, mais en quelque lieu qu'il aille, j'irai à sa suite, car je veux être auprès de lui, de sorte que je puisse le voir souvent.

Quand le roi voit la volonté de l'enfant, il reconnaît bien alors qu'il ne pourra le retenir longtemps, et demande conseil à ceux qui se trouvaient avec lui.

— Seigneur, dit un chevalier qui entendit ces mots, dans la forêt de Camelot se trouve une abbaye de nonnaines dont votre sœur est l'abbesse. Envoyez-lui l'enfant avec ceux qui en ont la garde. Et quand il y sera, il pourra voir souvent son père.

Le roi Pellès s'accorde bien à ce conseil, car il est d'avis qu'il lui dit la vérité. Il équipe l'enfant pour le voyage et désigna quatre chevaliers qui le garderont et six écuyers qui les serviront. Il leur confie tant de [sa fortune] qu'ils pourraient en vivre richement en quelque lieu qu'ils se rendent. Le troisième jour, Lancelot arriva à Corbénic avec une grande compagnie de chevaliers et il y fut reçu très bien et très richement, car tous se réjouissaient de sa venue, dames et demoiselles et chevaliers. Et alors Hector demanda à voir Galaad. Et celui-ci s'avança quand il reconnut Hector. Et quand Hector le vit et qu'il l'eut examiné un long moment, il l'estima tant, selon ce qu'il voyait, qu'il n'aurait pu estimer autant aucun jeune homme de son âge. Quand [sa] mère sur que Galaad devait s'en aller, elle en fut très affectée [desvee], car elle n'aimait aucune autre chose autant que son corps, et pour rien au monde elle ne se serait retenue de partir avec lui, si ce n'était pour le roi Pellès qui le lui avait interdit. Et pour cette raison elle resta [là], souffrant tellement qu'elle ne pouvait souffrir davantage.

2. Au matin, quand ils furent tout équipés pour chevaucher, le roi amena Galaad devant Lancelot et lui dit :

— Seigneur, en quelque lieu que vous vous trouverez désormais cet enfant, tenez le pour cher car sachez bien [fol. 1b] que vous l'avez engendré en ma fille, cette fois-là où vous vouliez lui couper la tête⁵².

Il regarde le jeune homme et le voit tellement doté de toutes beautés qu'aucune créature de son âge ne pourrait être plus belle, et il répond alors qu'il est très content de cette nouvelle⁵³ et dit qu'il protégera l'enfant autant qu'il le peut, en quelque lieu qu'il le trouve. Et ils quittent alors les lieux avec un grand cortège de braves. Et quand ils les ont escortés pendant un long moment, il leur fait faire demi-tour et suit sa route avec Hector et Perceval. Et Galaad, avec sa compagnie, s'en va suivant un autre chemin. Et⁵⁴ Lancelot, le lendemain, quand fut arrivée l'heure de prime et que l'aventure les eut amenés devant une grande étendue d'eau, il regarde légèrement devant lui le long de la rive et voit le pont et le perron que Merlin avait jadis équipé de l'épée et du fourreau devant l'Île des Merveilles, comme le conte l'a déjà raconté en arrière. Il le montre aussitôt à ses compagnons et dit :

⁵² Quand Lancelot s'était rendu compte qu'il avait été abusé et avait couché avec Elaine, alors qu'il pensait coucher avec Guenièvre, il envisage un moment de la décapiter.

⁵³ On pourrait croire que Lancelot l'apprend ici mais ça contredirait notre note xx sur la *Folie Lancelot*.

⁵⁴ Ce passage, jusqu'au §5, ne se trouve pas dans le *Lancelot propre* et s'inspire de la *Suite du Merlin Post-Vulgate*.

— Par ma foi, je vois des merveilles. Voyez là ce perron flotter sur l'eau. Je crois qu'il s'agit d'un enchantement.

Ils voient le perron et disent

— Par notre foi, seigneur, vous dîtes vrai. Allons voir ce que c'est, car il nous semble que c'est la plus grande merveille du monde.

3. Quand ils sont parvenus au perron, ils voient l'épée que Merlin avait plantée dedans, et le fourreau à ses côtés, et les lettres [inscrites] qui disaient que nul ne devait être assez hardi pour essayer d'y porter la main s'il ne pensait pas être le meilleur chevalier du monde, car quiconque essayera s'en repentira, à l'exception seulement de celui à qui l'épée a été conférée/destinée [*otroiee*]. Quand ils voient les inscriptions, Perceval dit à Lancelot :

— Monseigneur Lancelot, cette épée est à vous car, sans le moindre doute, vous êtes le meilleur chevalier du monde.

Il ne répond rien à ce qu'il lui dit, mais se tait et se met à regarder, l'épée, et son cœur se met à frémir dans son ventre, et il n'est pas le moins du monde assez hardi pour porter la main à l'épée, mais recule, tout larmoyant des yeux, si fortement que les larmes coulent tout le long de son visage, sous son heaume. Et Hector [fol. 1c] qui s'étonne beaucoup [et se demande] ce qu'il peut bien avoir, dit :

— Seigneur, à quoi pensez-vous ?

Et il répond, très énervé :

— Je pense à ma folie et au fait que j'ai trompé tout le monde jusqu'ici, car le monde disait et affirmait que j'étais le meilleur chevalier du monde, mais je ne le suis pas. Et à travers cette épée, vous pouvez l'apprendre et le voir, car si je l'étais je n'aurais aucune crainte, aucune peur de m'emparer. Mais mon cœur me le refuse, lui qui me conseille et devine que je ne suis pas le meilleur, ce pourquoi je ne suis pas digne d'avoir une si haute épée que celle-ci, car un bien meilleur chevalier que moi doit l'avoir. Et puisque le monde me considère comme le meilleur chevalier du monde et que je sais désormais clairement que je ne le suis pas, ce n'est pas étonnant que j'en souffre.

Et quand il a dit ces mots, il se jette dans l'eau pour la traverser, et s'en va en manifestant une douleur aussi grande et aussi merveilleuse que s'il voyait devant lui la mort de la chose qu'il aimait le plus au monde. Et il se proclame un pauvre misérable et dit qu'il n'aura plus jamais d'honneur en quelque lieu qu'il se rende, puisque sa couardise et sa mauvaiseté se voit si ouvertement.

4. Ainsi s'en va Lancelot, pleurant et souffrant. Et Perceval et Hector qui avaient passé l'eau avec lui le réconfortent autant qu'ils le peuvent, et souffrent beaucoup de ce qu'ils le voient si courroucé. Ils chevauchèrent ensemble tant et si bien qu'ils parvinrent à un chemin qui se divisait en trois voies. Et tout aussitôt qu'ils y furent, lancelot s'arrête et dit :

— Il nous faut nous séparer, car ce chemin nous le signale Que celui de vous qui arrivera le premier à Camelot se taise à mon sujet, et qu'il n'en dise pas de nouvelles avant que moi-même je n'y sois venu.

— Et quand croyez-vous y venir, seigneur ? dit Perceval.

— J'y serai, dit-il, aussitôt que je le pourrai.

5. Ainsi se séparent les trois compagnons et chacun se lança sur sa voie. Et Hector chevaucha tant qu'il parvint à un château de Morgane que l'on appelait Tugan. Et il y avait [fol. 1d] au milieu de ce château, dans une salle au-dessus d'une tombe, l'écrit que Merlin avait jadis confié à Morgane. Et l'écrit était dans une boîte. Et cet écrit décrivait la mort du roi Arthur et le nom de

celui qui devait l'occire, et la mort de monseigneur Gauvain, et le nom de celui qui devait le mettre à mort. Et sachez que cette salle était par terre en un lieu si obscur que nul n'y entrant ne pouvait y voir goutte, si ce n'était pour les cent chandelles qui brûlaient là à foison, de nuit comme de jour. Et à l'entrée de la salle, sur un perron, Morgain avait fait [graver] des inscriptions qui disaient que quiconque pourra soulever la tombe et la remuer de son socle, il trouverait dessus l'écrit qui raconte la vérité de la mort du bon roi Arthur. Car elle ne désirait rien au monde autant que de parvenir à amener là quelqu'un qui puisse la soulever, et qui lui rapporte la vérité de ce qui était écrit. Car si elle savait, avec certitude, comment son frère devait mourir, elle l'aiderait autant qu'elle le pouvait, et s'il avait été accordé qu'une femme puisse le savoir, elle en verrait le lieu et le moment si elle le pouvait. Mais Merlin avait bien dit que si une femme se piquait d'une telle hardiesse qu'elle déroulât la lettre de la mort du roi Arthur, elle en mourrait immédiatement. Et s'il était ainsi que Morgane ait pleinement hâi son frère d'une haine mortelle, quelquefois, elle n'allait pas à l'affrontement, mais elle s'emportait très chèrement quant à ce qu'elle en sait/fait⁵⁵. Parfois elle voyait très clairement qu'il se faisait aimer et estimer plus que tous les braves qui régnaien alors à travers le monde, et pour cette raison voudrait-elle bien savoir la vérité de sa mort, car elle ferait tout ce qu'elle pourrait pour la détourner, si cela était possible de quelque manière.

Quand monseigneur Hector fut venu au château et qu'il vit à l'entrée du palais le perron et les lettres qui disaient que l'on pourrait y apprendre la vérité de la mort du roi Arthur et de monseigneur Gauvain, il descend [fin du fol. 1d et du fragment]

Fragment 6 : Suite de l'épisode au château de Tugan (pp. 635-640)

Folio suivant, tiré du même fragment : Bologna. Archivio di Stato: Rota Bonacosa, Maria Antonio, 1616. (Raccolta di manoscritti, busta 1 bis, no. 17). [toujours le matricule S6a de Bogdanow, qui numérote donc à la suite — elle note cependant qu'il manque au moins un feuillet ici, entre les fol. 1d et 2a]

6. [fol. 2a] [...] qu'il ne l'aurait pas tué sans motif important, tourne sur un autre chemin que celui où son frère se rendait et ils chevauchent de cette façon toute la journée. Et quand la nuit fut tombée sur eux et qu'il leur fallait s'arrêter, il advint que l'aventure les apporta devant le manoir d'un chevalier qui était domicilié à l'entrée d'une forêt. Et alors monseigneur Gauvain s'arrête et dit :

— Monseigneur Hector, arrêtons nous ici pour aujourd'hui, car ce serait en vain que l'on suivrait [plus avant] ce chevalier aujourd'hui, car nous avons complètement perdu ses traces et sa voie. Et il répond qu'il lui plaît bien de s'arrêter ici puisqu'il le veut. Ils descendent alors devant la porte du chevalier et l'appellent. Et il sort alors de là. Et aussitôt qu'il voit que ce sont des chevaliers errants, il les mène à l'intérieur et les fait descendre de leurs montures. Et sachez qu'ils furent servi très richement cette nuit, car le seigneur du lieu avait été chevalier errant et ce n'est pas à cause de la vieillesse qu'il avait cessé d'en être, mais à cause d'une plaie que Lamorat lui avait faite jadis au cours d'une bataille, dont il était tellement estropié du bras droit qu'il ne pouvait manier une épée. Et il avait été très familier de monseigneur Gauvain du temps où il avait

⁵⁵ Pas possible de savoir si la leçon est *fet* ou *set*. (éd. Bogdanow)

été chevalier errant, et se réjouit donc beaucoup de sa venue, et de la venue d’Hector aussi, car c’est le chevalier qu’il avait entendu louer comme étant le meilleur jouteur.

7. Cette nuit les deux compagnons furent servis là, et tellement honorés qu’ils le considéraient comme une merveille. Au matin, aussitôt qu’ils virent le jour, ils partirent et chevauchèrent tant, jour après jour, qu’ils parvinrent à Camelot, où le roi séjournait alors, et on était alors en plein Carême⁵⁶. quand le roi sut que monseigneur Gauvain venait et Hector des Mares [avec lui], il en conçut une trop grande joie, et dès qu’ils furent descendus de selle et se furent désarmés et qu’ils se furent reposés un peu, le roi leur demande tout aussitôt :

— Avez-vous mené votre quête à sa fin ?

Et monseigneur Gauvain répond :

— Sire, je ne sais pas.

— Et vous, Hector, dit alors le roi, qu’en dites-vous ?

— Sire, en ce qui me concerne [fol. 2b] je ne l’ai pas finie. Mais je crois véritablement qu’un de nos compagnons l’a finie, et nous saurons assez tôt duquel il s’agit.

— Bénie soit cette nouvelle, dit le roi. Et que Dieu nous amène prochainement Lancelot car, sans lui, Dieu nous en soit témoin, ma maison a été bien trop dépourvue de chevaliers. Mais je crois, s’il plaît à Dieu, qu’elle aura bientôt, avec l’aide de Dieu et la sienne, retrouvé [sa forme].

8. La nouvelle que monseigneur Gauvain et Hector sont revenus de la quête de Lancelot se répand à l’intérieur [du palais]. Et aussitôt que la reine entendit ces mots, elle ne parvient plus à rester dans sa chambre mais en bondit à l’extérieur, cette nouvelle la réjouissant tant qu’il lui semblait bien tenir Dieu par les pieds. Et dès qu’elle voit Hector, elle court le prendre dans ses bras et lui demande alors :

— Avez-vous mené votre quête à sa fin ?

Et il dit cela même qu’il avait dit au roi. Et elle est très contente de cette nouvelle. Et le roi qui ne parvient pas du tout à cacher le grand désir qu’il avait de voir Lancelot, dit :

— Hector, il me tarde tant de le voir ici.

Et il lui dit :

— Vous l’auriez prochainement [ici], s’il plaît à Dieu.

— Et en ce qui concerne Perceval, dit le roi, que [pensez-vous de lui] ?

— Sire, dit Hector, je ne crois pas qu’il y ait un [seul] homme loyal qui blâmerait monseigneur Perceval, car, Dieu m’en soit témoin, j’ai tant appris de sa prouesse, à la fois pour l’avoir vu et par ouï dire, que je ne crois pas qu’il y ait présentement au monde trois chevaliers meilleurs que lui.

— Et de Erec, dit le roi, qu’en dites-vous ?

— Sire, dit Hector, je ne vois pas comment un homme peut être meilleur chevalier que monseigneur Erec n’est, et je le sais de source sûre⁵⁷.

— Par ma foi, dit le roi, de nombreuses nouvelles de lui sont parvenues ici. Et elles nous ont causé une grande joie et, Dieu m’en soit témoin, je ne connais pas de chevalier de son âge que j’estime autant que lui, en dehors de Perceval. Et c’est légitime, car Dieu et le monde entier devrait l’estimer pour sa chevalerie. Et croyez-vous, dit le roi, que Perceval viendra prochainement à la cour ?

— Sire, oui, je sais vraiment qu’il ne tardera pas, au contraire il viendra, nous l’attendons d’un instant à l’autre⁵⁸.

⁵⁶ Litt. *Droitement en une Quaresme*

⁵⁷ Litt. *si le connois par verai [tes]moin*

⁵⁸ Litt. *ya ne garderon l'ore*

Et le roi commence alors à regarder Keu le sénéchal, qui était devant lui, et lui dit :

— Monseigneur Keu, vous l'avez chassé [fol. 2c] de ces lieux par vos paroles et vous nous en avez privé, vous croyiez alors lui faire du mal mais vous lui avez fait du bien. Et malgré cela, vous ne devez pas être très content de ce bien.

Monseigneur Keu, qui se sent coupable de ce que le roi lui impute, ne répond pas aux paroles que le roi lui dit, au contraire il se tait, car il sait véritablement que c'est à cause de ses paroles pénibles que Perceval avait quitté la cour. Ceux qui se trouvaient là parlèrent beaucoup, les uns et les autres qui étaient compagnons de la quête, car ils désiraient fort que Dieu le [leur] ramenât.

9. Le lendemain, quand le roi s'asseyait pour dîner et les autres chevaliers autour de lui, voilà qu'arrive un jeune homme devant la table du roi, qui lui dit :

— Sire, là, en contrebas, [vient d'arriver] un chevalier armé de toutes ses armes, qui a bien l'air fatigué et rompu. Je crois qu'il fait partie des compagnons de la quête.

Et Hector demande alors :

— Quel écu porte-t-il ?

— Seigneur, il porte un écu azur avec un petit lionceau rampant⁵⁹.

— C'est Perceval, dit Hector.

— C'est vrai ? dit le roi. Au nom de Dieu, qu'il soit le bienvenu.

Voilà que Perceval arrive alors vers eux. Et il avait ôté son heaume et son écu et son épée et sa lance, et laissé son cheval dans la cour. Et dès qu'il était entré dans la cour, il trouva plus de trois cents chevaliers, de différentes sortes⁶⁰, qui tous lui criaient d'une seule voix :

— Bienvenue, monseigneur Perceval.

Et il s'incline devant chacun d'entre eux, et leur souhaite joie et bonne aventure. Et le roi, dès qu'il le voit s'approcher de lui, lui crie qu'il soit le bienvenu. Et lui le remercie fort pour ce salut et s'agenouille devant lui et va lui baisser les pieds en signe de sujétion. Et le roi ordonne qu'on le désarme sans délai. Et les gens du lieu le font aussitôt. Après dîner, le roi demande à Perceval :

— Perceval, avez-vous mené votre quête à sa fin ?

— Sire, dit-il, pardonnez-moi car je ne peux rien vous en révéler avant que ceux de cette quête ne soient eux-mêmes venus à la cour. Mais s'ils étaient venus et qu'il ne vous en disaient pas la vérité, je vous la dirais, et je vous prie donc de ne pas être affecté de ce que je ne vous dise pas encore la fin de cette quête, car sachez bien que je [fol. 2d] vous la dirais, mais que je ne le peux, car c'est un trop grand interdit.

Et le roi cesse alors d'en parler. Et cependant il demande des nouvelles de Bohort et Lionel, et il lui en donne, telles qu'il les avait entendues quelquefois raconter par les compagnons de la quête. Et le roi est très heureux quand il entend qu'ils sont sains et saufs.

10. Au troisième jour suivant cela, il advint que le roi fut allé se distraire au-dessus de la rivière de Camelot, accompagné d'une grande compagnie. Et il advint qu'il trouva sur la prairie, aux abords d'un saule, Erec gisant sur le ruisseau jaillant d'une source⁶¹, tellement blessé et si mal arrangé qu'il ne pouvait en bouger et il avait déjà perdu tant de sang que c'était une merveille que son âme n'ait pas déjà quitté son corps depuis longtemps. Et il était armé de toutes ses armes, à la

⁵⁹ Avant d'être fixés dans les armoriaux du XVème siècle, les blasons varient souvent d'un roman à l'autre, quand les chevaliers n'en changent pas plusieurs fois au cours d'un roman. Dans l'étrange roman en prose qu'est le *Perlesvaus*, Perceval (ou plutôt Perlesvaus) passe ainsi d'un écu d'or à la croix verte à 2) un écu sacré bandé d'azur et d'argent à la croix vermeille, puis 3) un écu blanc aux armes blanches (ce qui paraît peu lisible). ([Dubost 1988](#))

⁶⁰ Litt. *que uns que autres*.

⁶¹ Litt. *Erec gesir desuz le ru d'une fontaine*

seule exception de sa lance, et son cheval était à ses côtés, allant ça et là, paissant dans l'herbe. Et le roi Arthur qui s'en allait pensif, et qui s'était bien éloigné de tous ses compagnons, quand il voit Erec gisant à terre, il ne le reconnaît pas, car il y avait longtemps qu'il ne l'avait pas vu. Il descend de selle auprès de lui car il voudra savoir qui c'est. Il l'appelle alors et dit :

— Seigneur chevalier, qui êtes-vous ?

Et lui, qui avait déjà perdu tant de sang que ce n'était rien de moins qu'une merveille, rassemble ses forces de par le grand cœur qu'il avait et dit :

— Je suis un chevalier infortuné, que la mésaventure apporta par ici, car je crois que je suis parvenu à la mort, et sans l'avoir mérité.

— Et comment vous nommez-vous ? dit le roi.

Et il donne son nom. Et quand le roi entend que c'est Erec, il en ressent une trop grande douleur et dit :

— Erec, bel ami, je ne demandais [à voir] que vous, et cela m'afflige donc de vous avoir trouvé si mal en point. Comment vous sentez-vous ?

— Qui êtes-vous, frère, qui m'interrogez sur mon état ?

— Je suis, dit-il, le roi Arthur, qui souffre bien trop de votre infortune.

— Ha ! Sire, dit Erec, puisque vous êtes mon seigneur le roi, par Dieu, faites en sorte de m'alléger de mon heaume et de mes armes [fin du fol. 2d]